A surrealist painting of a man in a tuxedo with a long, pointed nose, holding a pear. The man's nose is the central focus, extending upwards and slightly to the left. He is wearing a black tuxedo jacket over a white shirt with a black bowtie. In the foreground, a hand holds a large, ripe pear. To the right, there is a small, ornate object, possibly a piece of furniture or a decorative item, with a dark, patterned surface. The background is a textured, brownish-gold color.

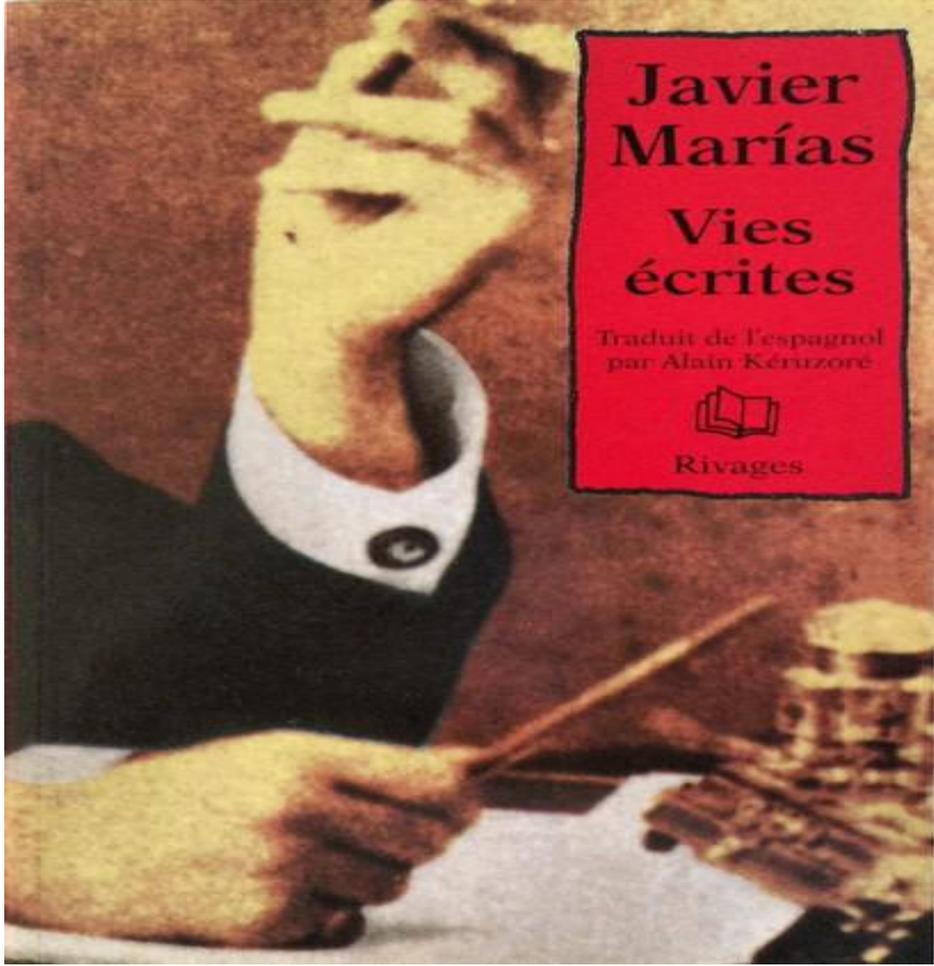
**Javier
Marías**

**Vies
écrites**

Traduit de l'espagnol
par Alain Kérizoré



Rivages



**Javier
Marías**

**Vies
écrites**

Traduit de l'espagnol
par Alain Kérizoré



Rivages

Javier Marías

Vies écrites

Essai traduit de l'espagnol
par Alain Kéruzoré

Rivages

Titre original : *Vidas escritas*

© 1992, Javier Marías

© 1992, Ediciones Siruela, S.A.

© 1996, Éditions Payot & Rivages

pour la traduction française

106, boulevard Saint-Germain – 75006 Paris

ISBN : 2-7436-0053-5

ISSN : 0299-0520

Couverture : Crédit D.R.

*À mon vrai père Julián,
et à ma fausse sœur,
et à qui attend.*

Prologue

C'est d'un autre livre auquel j'avais participé que naquit l'idée de celui-ci, dans l'anthologie de récits extrêmement curieux intitulée *Cuentos únicos* que j'ai publiée en 1989 (Ediciones Siruela, Madrid), chaque texte était précédé d'une brève note biographique sur les auteurs les plus obscurs. La plupart étaient si peu connus que parfois les données que je possédais étaient infimes et invérifiables, bien évidemment fragmentaires et très souvent si invraisemblables qu'elles semblaient inventées, ce que crurent de nombreux lecteurs qui, logiquement, doutèrent aussi de l'authenticité des récits. En fait, si on les lisait les unes à la suite des autres, ces très brèves biographies formaient un récit supplémentaire, sans doute tout aussi unique et fantastique que les autres.

Je crois, et je crus alors, que cela était dû non seulement aux données éparses et singulières que j'avais de ces auteurs malheureux et obscurs, mais aussi à la façon de les mettre en œuvre, et l'idée me vint que l'on pouvait faire la même chose avec les écrivains plus importants et célèbres que l'esprit curieux, en revanche, peut connaître jusque dans le moindre détail, ainsi que le permet l'époque d'érudition exhaustive et souvent inutile que nous vivons depuis près d'un siècle. L'idée était, en somme, de traiter ces écrivains connus de tous comme des personnages de fiction, ce qui est probablement le souhait intime de tout auteur, qu'il soit oublié ou célèbre.

Le choix des vingt qui figurent ici fut arbitraire (trois Nord-Américains, trois Irlandais, deux Écossais, deux Russes, deux Français, un Polonais, une Danoise, un Italien, un Allemand, un Tchèque, un Japonais, un Anglais d'Inde et un Anglais d'Angleterre, si l'on s'en tient à leur lieu de naissance). La seule condition que je m'imposais était qu'ils fussent morts et j'écartais la possibilité de traiter d'Espagnols : d'une part, je ne voulais pas empiéter, si peu que ce fût, sur le terrain nourricier de tant de mes compatriotes, experts en la matière ; d'autre part, des critiques et collègues espagnols m'ont déjà si souvent dénié l'hispanité (aussi bien en ce qui concerne la langue que la littérature ou même la citoyenneté) que finalement je me rends compte que je souffre d'une certaine inhibition pour parler des écrivains de mon pays, parmi lesquels pourtant se trouvent

quelques-uns de mes préférés (March, Bernal Díaz, Cervantes, Quevedo, Torres Villarroel, Larra, Valle-Inclán, Aleixandre, pour ne citer que les disparus) et parmi lesquels, malgré tout, il me semble que je doive me compter. Mais c'est comme s'ils m'avaient convaincu que je n'en avais pas le droit, et l'on n'agit jamais que selon ses convictions.

Ce livre montre des vies ou des fragments de vies, rien d'autre : rares sont les jugements sur les œuvres, et la sympathie ou l'antipathie avec lesquelles les personnages sont traités ne correspondent pas nécessairement à l'opinion favorable ou défavorable que l'on peut avoir de leurs écrits. Loin de l'hagiographie, et de la solennité avec laquelle on a coutume de parler des maîtres de l'art, ces *Vies écrites* sont plutôt rédigées, je crois, avec un mélange d'affection et d'humour. Ce second trait est sans aucun doute présent dans tous les cas ; je reconnais que le premier fait défaut pour Joyce, Mann et Mishima.

Tirer des conclusions ou des règles sur la vie des écrivains à partir de ces fragments n'aurait aucun sens : ce que je montre est très partiel et c'est précisément dans le choix ou l'omission que réside en partie l'éventuelle réussite de ces pièces. Et s'il n'y a pratiquement rien d'inventé (de résolument fictif), il y a en revanche quelques épisodes ou anecdotes « embellis ». De toute façon, la seule chose qui saute aux yeux c'est que la plupart de ces auteurs ont été des individus calamiteux ; et même s'ils ne le furent pas moins que tant d'autres dont nous connaissons l'histoire, leur exemple n'invitera pas trop à suivre le chemin des lettres. Heureusement – et cela mérite d'être souligné – on voit qu'ils se prenaient rarement au sérieux, sauf exceptions déjà mentionnées et privées de mon affection. Mais je me demande à présent si le manque de sérieux que transmettent ces textes est réellement dû aux personnages ou au regard du biographe improvisé, occasionnel et partiel.

Le lecteur suspicieux qui voudrait vérifier un détail ou détecter un « embellissement », pourra se reporter à la bibliographie que j'inclus en fin d'ouvrage ; il aura cependant quelques difficultés à accéder à certains titres.

La série des *Vies écrites* a été publiée dans la revue *Claves de razón práctica* (numéros 2 à 21), alors que le texte intitulé « Artistes parfaits » qui clôt le volume en manière de négatif (on n'y parle que des visages et des expressions), a paru dans la revue *El Paseante* (numéro 17). J'en remercie les directeurs, Javier Pradera et Fernando Savater, pour l'encourageante et

ferme tyrannie qu'ils ont exercée sur moi et à laquelle sans aucun doute est due pour une large part la rédaction de ces vies.

Février 1992

William Faulkner à cheval⁽¹⁾

La légende snob de la littérature veut que William Faulkner ait écrit son roman *Tandis que j'agonise* en six semaines et dans une situation des plus précaires : pendant son travail de nuit au fond de la mine, les feuillets sur le wagonnet renversé et à la faible lumière de sa poussiéreuse lanterne frontale. Il faut sans doute voir là une tentative de ladite légende snob pour ranger Faulkner parmi les écrivains pauvres et sacrifiés, et un tant soit peu prolétaires. La seule vérité concerne les six semaines, six semaines d'été pendant lesquelles il profita des longues pauses entre deux pelletées de charbon destinées à alimenter la chaudière dont il avait la charge dans une usine électrique. Personne, disait-il, ne venait le déranger et le bruit continu de l'énorme et antique dynamo lui semblait « apaisant », l'endroit « chaud et silencieux ».

Sa capacité à s'abstraire dans la lecture ou l'écriture ne fait aucun doute. C'est son père qui lui avait procuré cet emploi à l'usine électrique après son renvoi du bureau de poste de l'université du Mississippi. Il semble que quelque professeur ait élevé des protestations raisonnables : la seule façon d'obtenir son courrier était de fouiller la poubelle de la porte de derrière où allaient fréquemment échouer, sans avoir été ouverts, les sacs postaux reçus. Faulkner n'aimait pas être interrompu dans sa lecture, et la vente de timbres chuta de façon vertigineuse : Faulkner en donna une explication à sa famille en disant qu'il n'était pas disposé à se lever continuellement pour servir au guichet et se montrer courtois avec n'importe quel connard qui aurait deux *cents* pour acheter un timbre.

C'est peut-être de là que date l'aversion et l'indéniable mépris de Faulkner pour le courrier. À sa mort on a trouvé des piles de lettres, paquets et manuscrits d'admirateurs qu'il n'avait jamais ouverts. En fait, il n'ouvrait

que les enveloppes des éditeurs, et encore, avec d'infinies précautions : il faisait une petite fente et les secouait pour voir si un chèque apparaissait. Si ce n'était pas le cas, la lettre faisait partie de ce qui peut attendre éternellement.

Son intérêt pour les chèques fut toujours très prononcé, mais il faudrait se garder d'en conclure qu'il était cupide ou avare. Il était plutôt dépensier. Il dilapidait promptement ce qu'il gagnait, puis vivait un temps à crédit, jusqu'au chèque suivant. Il payait alors ses dettes et recommençait à dépenser, surtout pour les chevaux, le tabac et le whisky. Il avait peu de linge, mais de prix. À dix-neuf ans on le surnommait « le Comte » pour l'affectation de sa mise. Si la mode imposait les pantalons serrés, le sien était le plus ajusté de la ville d'Oxford (Mississippi), où il vivait. Il la quitta en 1916, pour se rendre à Toronto à l'entraînement de la Royal Flying Corps britannique. Les Américains l'avaient refusé pour études insuffisantes et les Anglais le trouvèrent trop petit, jusqu'à ce qu'il menaçât de voler pour les Allemands.

Un jour, un jeune homme venu lui rendre visite le trouva avec dans une main sa pipe éteinte et dans l'autre la bride d'un poney monté par sa fille Jill. Pour briser la glace, le jeune homme demanda depuis quand montait l'enfant. Faulkner ne répondit pas tout de suite. Puis il dit : « Depuis trois ans », et il ajouta : « Vous savez, il n'y a que trois choses qu'une femme doit savoir faire. » Il fit une autre pause et conclut enfin : « Dire la vérité, monter à cheval et signer des chèques. »

Ce n'était pas la première fille de Faulkner et de sa femme Estelle qui avait eu elle-même deux enfants d'un premier mariage. Leur aînée mourut cinq jours après sa naissance. Ils l'avaient appelée Alabama. La mère était encore alitée, affaiblie, les deux frères de Faulkner étaient absents de la ville et ne la virent jamais. Faulkner ne jugea pas utile d'organiser des funérailles, au bout de cinq jours l'enfant n'avait pas eu le temps d'être autre chose qu'un souvenir, pas encore une personne. Le père la mit donc dans son petit cercueil et l'emporta au cimetière, sur ses genoux. Seul, il la déposa dans sa tombe, sans prévenir personne.

Quand il reçut le Prix Nobel en 1954, Faulkner commença par refuser de se rendre en Suède. Finalement il partit, qui plus est en « mission du Département d'État », et voyagea à travers l'Europe et l'Asie. Il n'était pas particulièrement à l'aise lors des différentes cérémonies où il était invité. À l'occasion d'une fête donnée en son honneur par les Gallimard, ses éditeurs

français, on raconte qu'à chaque question d'un journaliste, il répondait brièvement et reculait d'un pas. Au bout d'un moment il se retrouva le dos au mur et les journalistes, apitoyés, le laissèrent tranquille. Il finit par se réfugier dans le jardin. Quelques personnes décidèrent alors de l'y rejoindre, annonçant qu'elles allaient bavarder avec Faulkner, mais elles revinrent aussitôt au salon, la voix altérée et bredouillant quelque excuse : « Quel froid, dehors ! » Faulkner était taciturne, il adorait le silence et n'était allé, tout compte fait, que cinq fois au théâtre de toute sa vie : il avait vu *Hamlet* trois fois, *Le Songe d'une nuit d'été* et *Ben-Hur*. Il n'avait pas lu Freud, c'est du moins ce qu'il déclara un jour : « Je ne l'ai jamais lu. Shakespeare non plus ne l'a pas lu. Je doute que Melville l'ait lu et je suis sûr que Moby Dick ne l'a pas fait. » Il relisait tous les ans le *Quichotte*.

Mais il prétendait aussi qu'il ne disait jamais la vérité. Après tout, il n'était pas une femme, même s'il partageait avec elles le goût des chèques et de l'équitation. Il disait toujours qu'il avait écrit *Sanctuaire*, son roman le plus commercial, pour l'argent : « J'en avais besoin pour acheter un bon cheval. » Il disait aussi qu'il ne visitait pas les grandes villes car il ne pouvait s'y rendre à cheval. Alors qu'il se faisait vieux et que famille et médecins le lui déconseillaient sérieusement, il montait toujours et sautait des haies, et il tombait continuellement. La dernière fois qu'il monta, il fit une chute. Sa femme vit de la maison le cheval de Faulkner, sellé, près du portail, les rênes à terre. Ne voyant pas son mari, elle appela le docteur Félix Linder et ils partirent ensemble à sa recherche. Ils le trouvèrent à plus d'un demi-mile, boitant, se traînant presque. Le cheval l'avait désarçonné et il n'avait pas pu se relever, il était tombé sur le dos. L'animal s'était éloigné de quelques pas, s'était arrêté et avait tourné la tête vers lui. Quand Faulkner put se redresser, le cheval s'approcha de lui et le toucha du museau. Faulkner avait essayé d'attraper les rênes sans succès. Le cheval était alors parti en direction de la maison.

William Faulkner resta un certain temps alité, grièvement blessé dans de grandes souffrances. Il mourut avant d'avoir guéri complètement, à l'hôpital où il était entré en observation. Mais la légende ne veut pas qu'il soit mort de cela, d'une chute de cheval. Ce fut une thrombose qui l'emporta le 6 juillet 1962, il n'avait pas encore soixante-cinq ans.

Quand on lui demandait quels étaient les meilleurs écrivains nord-américains de son temps, il répondait que tous avaient échoué, mais que le plus grand échec avait été celui de Thomas Wolfe, et le deuxième en

importance celui de William Faulkner. Il l'affirma et le répéta pendant de longues années, or n'oublions pas que Thomas Wolfe était mort depuis 1938 et que William Faulkner continuait cependant à l'affirmer et à vivre.

Joseph Conrad à terre

Les livres sur la mer de Joseph Conrad sont si nombreux et si mémorables qu'on l'imagine toujours à bord d'un voilier, mais on oublie qu'il passa les trente dernières années de son existence à terre, menant une vie curieusement sédentaire. En réalité, comme tout bon marin, il détestait voyager, et rien ne lui apportait tant de réconfort que d'être enfermé dans son studio pour écrire avec d'indicibles difficultés ou bavarder avec ses amis les plus intimes. Il est vrai qu'il ne travaillait pas toujours dans des pièces prévues à cet effet : vers la fin de sa vie, il se cachait dans les coins les plus reculés du jardin de sa maison du Kent pour griffonner sur du méchant papier, on sait même que pendant une semaine il investit la salle de bains sans donner d'explications à sa famille qui s'en vit restreindre l'usage. Une autre fois, le problème fut vestimentaire. Conrad refusait de porter autre chose qu'un vieux peignoir décoloré à rayures autrefois jaunes, ce qui finissait par être gênant quand des amis venaient à l'improviste, ou encore des touristes américains qui, étrangement, se disaient de passage.

Le plus inquiétant pour la sécurité familiale était surtout la manie invétérée de Conrad d'avoir toujours entre les doigts une cigarette, généralement quelques secondes seulement, car il l'abandonnait très vite n'importe où. Sa femme, Jessie, se résignait à voir livres, draps, nappes et meubles criblés de brûlures, mais elle vécut des années sur le qui-vive pour éviter à son mari de trop se brûler lui-même car Conrad, même après avoir consenti à prendre l'habitude de jeter ses mégots dans un grand récipient d'eau disposé à cet effet, avait de constants ennuis avec le feu. Plus d'une fois ses vêtements furent sur le point de se consumer parce qu'il s'était assis trop près d'un poêle, et il arrivait fréquemment que le livre qu'il était en

train de lire s'enflammât pour avoir été trop longtemps au contact de la bougie qui l'éclairait.

Il va sans dire que Conrad était distrait, mais ses principaux traits de caractère, l'irritabilité et la déférence, étaient contradictoires. Bien qu'après tout ils puissent s'expliquer l'un l'autre. Il était naturellement inquiet, voire anxieux, et sa préoccupation pour les autres était si grande qu'un simple revers subi par un ami suffisait à provoquer chez lui une crise de goutte, maladie qui l'avait frappé dans sa jeunesse en Malaisie et qui le tortura le reste de sa vie. Quand son fils Borys était au front, pendant la Guerre de 14, sa femme, Jessie, revint un soir à la maison après toute une journée d'absence et fut accueillie par la bonne en pleurs qui lui apprit que monsieur Conrad avait informé le personnel de la mort de Borys et s'était enfermé depuis des heures dans la chambre de son fils. Pourtant, ajouta la domestique, aucune lettre, aucun télégramme n'était arrivé. Jessie George Conrad monta les jambes tremblantes et trouva son mari prostré, elle lui demanda d'où il tenait l'information et il lui répondit vexé : « Pourquoi ne pourrais-je avoir des pressentiments, comme toi ? *Je sais* qu'on l'a tué ! » Peu après, il se calma et s'endormit. Son pressentiment était sans fondement mais quand son imagination se déchaînait, il n'y avait semble-t-il aucun moyen de l'arrêter. Il vivait dans un perpétuel état de tension, d'où son irritabilité, qu'il avait du mal à contrôler mais qui, une fois calmé, ne laissait ni trace ni souvenir. Alors que sa femme accouchait de leur premier fils, Borys, Conrad allait et venait nerveusement dans le jardin. Soudain, il entendit les cris d'un enfant et indigné s'approcha de la cuisine pour ordonner sèchement à la bonne : « Faites-moi le plaisir d'éloigner cet enfant ! Il va déranger madame Conrad ! » Il semble que la bonne lui répondit tout aussi sèchement et encore plus indignée : « Mais c'est votre enfant, monsieur ! »

Conrad était tellement irritable que lorsqu'il faisait tomber sa plume par terre, au lieu de la ramasser aussitôt et de continuer, il passait plusieurs minutes à tambouriner des doigts sur le bureau, exaspéré. Son caractère constitua toujours une énigme pour ceux qui l'entouraient. Son excitation intérieure le poussait parfois à garder de longs silences, même en compagnie d'amis, lesquels attendaient patiemment qu'il reprît la conversation où, par ailleurs, il était très animé, avec une incroyable capacité de narration. Quand il le faisait, son ton était, paraît-il, davantage celui de son livre d'essais *Le Miroir de la mer*, que celui de ses récits ou

romans. Mais le plus fréquent était qu'au bout de l'un de ces interminables silences, pendant lesquels il semblait ruminer, finisse par jaillir d'entre ses lèvres une question insolite qui n'avait rien à voir avec le sujet, du genre : « Que pensez-vous de Mussolini ? »

Conrad portait monocle et n'aimait pas la poésie. Selon sa femme, de toute sa vie il ne donna son approbation qu'à deux recueils de vers, l'un d'un jeune français dont elle ne se souvenait pas du nom, l'autre de son ami Arthur Symons. Certains affirment cependant qu'il aimait Keats et détestait Shelley. Mais l'auteur qu'il avait le plus en aversion était Dostoïevski. Il le haïssait parce qu'il était russe, fou et confus, et la seule mention de son nom provoquait chez lui des crises de rage. Il dévorait les livres, Flaubert et Maupassant en tête, et il avait un tel goût pour la prose que, longtemps avant de demander en mariage celle qui allait être sa femme (c'est-à-dire, alors qu'il n'y avait pas encore de totale confiance entre eux), il vint la trouver un soir avec un paquet de feuilles et proposa à la jeune fille de lire quelques pages de son deuxième roman à haute voix. Jessie George obtempéra, très émue et craintive, mais la nervosité de Conrad ne l'aida pas : « Saute ce passage, lui disait-il. Cela n'a pas d'importance ; commence trois lignes plus bas ; passe la page, passe la page. » Ou bien il lui reprochait sa diction : « Parle distinctement ; si tu es fatiguée, dis-le ; ne mange pas les mots. Vous, les Anglais, vous êtes tous pareils, vous faites le même son pour toutes les lettres. » Le plus drôle c'est que l'exigeant Conrad garda jusqu'à la fin de ses jours un très fort accent étranger dans la langue qu'en tant qu'écrivain il dominait mieux qu'aucun de ses contemporains.

Conrad ne se maria qu'à trente-huit ans et quand enfin, après plusieurs années d'amitié et de fréquentations, il fit sa demande, elle fut aussi pessimiste que certains de ses récits : il annonça qu'il ne lui restait que peu de temps à vivre et qu'il n'avait aucune intention d'avoir des enfants. Le côté optimiste vint ensuite : il ajouta que, cependant, telle qu'était sa vie, il croyait que lui et Jessie pouvaient passer ensemble quelques années heureuses. Le commentaire de la mère de la fiancée, après son premier entretien avec le prétendant, fut de la même eau : « Je ne comprenais toujours pas pourquoi cet homme voulait se marier. » Conrad, pourtant, fut un mari délicat : les fleurs ne manquaient pas et chaque fois qu'il terminait un livre, il faisait à sa femme un somptueux cadeau.